

JACQUES PERRET

**ERNEST
LE REBELLE**

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE JACQUES PERRET

Aux Éditions Gallimard

ROUCOU, *roman* (« Folio », n° 1537).

ERNEST LE REBELLE, *roman*.

LE CAPORAL ÉPINGLÉ, *mémoire* (« Folio », n° 222).

LE VENT DANS LES VOILES, *roman* (« Folio », n° 1454).

OBJETS PERDUS, *nouvelles*.

BANDE À PART, *roman* (« Folio », n° 278).

LA BÊTE MAHOUSSE, *nouvelles*.

BÂTONS DANS LES ROUES, *chroniques*.

HISTOIRES SOUS LE VENT, *nouvelles*.

CHEVEUX SUR LA SOUPE, *chroniques*.

LE MACHIN, *nouvelles*.

RÔLE DE PLAISANCE, *roman* (« Folio », n° 637).

SALADES DE SAISON, *chroniques*.

L'OISEAU RARE, *nouvelles*.

LES BIFFINS DE GONESSE, *récits* (« Folio », n° 1058).

TROIS PIÈCES : Maximilien – Monsieur Georges – Caracalla.

LA COMPAGNIE DES EAUX, *roman*.

SOUVENIRS

I. GRANDS CHEVAUX ET DADAS.

II. RAISONS DE FAMILLE.

TRAFIC DE CHEVAUX, *nouvelles*.

UN GÉNÉRAL QUI PASSE, *nouvelles*.

Suite de la bibliographie en fin de volume

ERNEST LE REBELLE

JACQUES PERRET

ERNEST
LE REBELLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1937.*

Extrait de la publication

À Jean L.



I

Je m'appelle Ernest Pic et je suis né à Paris dans le treizième sur les bords présumés de la Bièvre. Mon père était petit entrepreneur de peinture et tous mes souvenirs d'enfance sont broyés à l'huile de lin. Nous habitons au fond d'une courette. L'odeur de notre foyer était de céruse et de térébenthine et la tartine que je mangeais dans l'atelier, en revenant de l'école, avait un goût de mastic.

Je me souviens de la porte de cet atelier, une grande porte en bois toute chamarrée de couleurs. On y essuyait les brosses et on y essayait les tons. Ces barbouillages accumulés, feuilletés de plus de cent couleurs diverses, formaient un revêtement lourd et somptueux sans cesse enrichi. Mon père y reconnaissait telle devanture de bistrot ou telle enseigne de coiffeur, moi j'y voyais des lueurs d'enfer, des ailes d'archange, des prairies maculées de sang, des ciels de déluge, des reflets de paradis, des troncs d'acajou surgissant de laves dorées. Parfois, à l'aide d'un couteau à enduire, je taillais dans cette croûte onctueuse. J'enlevais ainsi des copeaux magnifiques, marbrés et veinés comme une agathe moelleuse, ou bien je recueillais sur le tranchant de la raclette une sorte d'écume polychrome, car le chérubin préposé au nettoyage des aurores et des crépuscules, c'était moi. Je ne prends pas ce jeu pour un témoignage d'imagination particulièrement féconde, car seul un enfant crétin aurait pu négliger les sollicitations de cette porte aux rêves.

J'appris à lire de très bonne heure. Mon père, spécialisé dans l'enseigne et la lettre, m'avait composé un alphabet prodigieux en « égyptienne ornée deux tons », suivi d'un étonnant syllabaire où les voyelles étaient rouges, les consonnes bleues et les diphtongues marron. Avec l'âge, bien sûr, ma palette s'est enrichie et il me faut aujourd'hui plus de trois couleurs pour faire un mot. Ainsi le P est devenu franc jaune alors que le W tire sur l'indigo, le J évolue dans les cendres vertes, et l'R tourne au carmin tandis que l'N ne peut sortir de la grisaille. La seule nuance qui n'ait pas bougé, c'est le marron des diphtongues. J'appelle cela marron, en réalité c'était à l'origine une « terre »; mon père avait une prédilection pour les terres, ce qui est le signe d'un goût délicat, paraît-il. D'ailleurs il ne se considérait pas comme apparenté aux artistes, il en était un. Mais il l'était avec franchise. La pratique du bâton demi-ombré ou de la capitale bombée, du filet et du dégradé, lui avait bientôt enseigné que l'art, ce n'est que l'art du truquage, que Corot était un fameux malin et que l' « effet de matin » est un trompe-l'œil au poil.

Grâce aux compagnons fidèles à la tradition corporative, je pris très tôt le goût du chant. Ma mère en fut si charmée que je dus m'appuyer les cours de solfège. En revanche j'achetai mon premier instrument, un petit harmonica de bazar, et je me souviens encore du goût un peu amer de son clavier en fer-blanc et des petites miettes de pain rassis qui s'accumulaient dans les anches pendant les séjours à fond de poche. Je passais facilement deux heures de rang à souffler dans ma boîte, à me raboter les lèvres sur les alvéoles, si bien que j'arrivais à table avec une vraie bouche de vampire auréolée de pourpre et pantelante aux commissures. Mon père, qui n'avait jamais pu tirer de mon harmonica que des sons inorganisés, me regardait alors avec un certain intérêt.

En muant, ma voix se dérégla complètement. Je faisais peine à entendre. Comme il s'étirait monstrueusement

mon registre avait dû faire le sacrifice d'un bon octave et tout ce que je chantais, tout ce que je disais même, avait une allure de tyrolienne. En attendant que la maturité vint assagir mon pharynx, je fus mis à tout hasard au violon. J'y fis de rapides progrès. Mon père ayant une juste notion de la hiérarchie des arts fut ravi de constater une pareille disposition et décida d'interrompre jusqu'à nouvel ordre mon apprentissage en peinture. Rien ne fut négligé; pour que l'étape fût franchie dans toute sa largeur, on fit même le sacrifice de me pousser jusqu'au baccalauréat.

Je ne veux pas insister sur ces années d'enfance et de jeunesse. Si j'en ai dit quelques mots c'est bien par acquit de conscience car, à mon avis, elles n'éclairent en rien les aventures qui vont suivre. S'il est intéressant de savoir qu'Hercule en son berceau étouffait des serpents, pour moi rien de pareil. Je n'ai bénéficié ni de faveur ni d'infortune extrême, aucun signe d'élection ne marquait ma tête d'enfant. Sorti du moule sans bavure ni paille apparente, je n'ai pas trahi le moindre élan, le moindre penchant qui pût faire dire à mes proches : mais où donc Ernest a-t-il été pêcher ça ! Mes dispositions pour la musique elles-mêmes n'eurent jamais le caractère d'une vocation irrésistible et jamais il ne fut question de faire donner le bifteck de cheval ou le glycéro-phosphate pour combattre le surmenage et l'anémie. J'ai beau explorer les plus secrets souvenirs de cette longue période larvaire, je n'y trouve vraiment rien de suspect. Entre l'âme de mon violon et la mienne il n'y avait guère que des rapports de convenance. Rarement on aura vu incubation plus hypocrite. Même les imageries fantasques cheminant dans le creux fécond des heures de paresse ne laissaient qu'un sillage fugace et qu'un petit remous de mystère bénin tôt effacé. Quant à la première communion, la puberté, la première maîtresse et le régiment, ce furent de petites crises ou épreuves sans envergure, exactement comme ma rougeole et mes oreillons. Qu'un étourdi amorçât

une conversation par un : « Tiens, j'ai rencontré Pic », ce petit nom pourtant dur et acéré crevait sans écho comme une bulle et on cherchait en hâte quelque expédient plus heureux pour alimenter le discours.

Ainsi ai-je vécu jusqu'à l'intervention du hautbois. Je ne veux pas dire par là que la Providence, encore que ses langages fussent nombreux et divers, eût embouché l'anche double de cet instrument délicat pour me donner audition de ses desseins, non. Il s'agit d'un individu, d'un collègue qui jouait du hautbois et dont l'haleine d'ailleurs était singulièrement fétide. La fastueuse conversion musicale du déchet respiratoire m'a toujours paru des plus ingénieuses. Et quand il s'agissait d'un souffleur de mauvais relents comme le hautbois en question, je soupçonnais qu'un tel homme si infatué de son jeu se targuait en secret de faire éclore les plus sublimes et les plus rares mélodies à la faveur de son propre fumier. Quoi qu'il en soit, c'est bien lui qui fut l'agent du destin le jour où celui-ci, s'étant avisé de mon existence, décida de me faire passer au banc d'essai pour voir ce qu'au juste il m'avait mis dans le ventre. Le jeu lui a plu. Il a dû se payer du bon temps.

Quand je sortis du Conservatoire, j'étais orphelin. J'ai beaucoup pleuré mes parents qui ne m'avaient donné que des satisfactions, mais le désespoir n'étant pas à mes trousses je n'eus même pas à chercher dans la musique une diversion de principe. Ce fut un deuil serein, fait de souvenirs attendrissants et de douce nostalgie. A cette époque, je devins subitement chauve. Événement prévu. Ce fut même une des dernières satisfactions de mon père que de voir mes cheveux tomber à l'âge précis où il avait perdu les siens. Cette calvitie, à laquelle je me savais donc implacablement condamné, ne m'affligea pas plus que la chute de mes dents de lait. Chez les Pic, la caducité du cheveu est un phénomène familial dont les pères prennent soin d'instruire les fils en temps voulu et si la nature en bouclant ma tête d'enfant s'était vantée de

m'en faire accroire sur la qualité du cuir fourni, elle s'était joliment fourvoyée.

Ainsi parvenu au dernier stade de mon évolution virile, j'organisai sans peine mon existence telle que je l'avais imaginée depuis longtemps et j'eus même l'orgueil de voir s'éteindre ma petite ambition professionnelle le jour même où je discernai que mon talent avait rempli toutes ses promesses. Les grands virtuoses qui font pleurer les foules étaient d'une autre série que la mienne et je m'accommodais fort bien de l'anonymat de l'orchestre. La fosse m'était un séjour confortable où j'avais ma place indiscutée, c'était un trou bien abrité, tutélaire, rempli de bons voisins. A la Gaité-Villette, où l'aventure vint me cueillir, les deuxièmes violons m'estimaient, l'alto me passait des bouquins (je lisais beaucoup), et le flageolet était mon ami.

Il n'y avait vraiment que le hautbois qui détonnât dans ce concert amical par sa morgue et sa suffisance. Rien qu'à le voir tripoter les croches le long de son tuyau en cœur de grenadille avec son doigté précieux, érections d'index, déroulement de médius et ronds d'auriculaires, ou bien tremblotter de la paupière quand il filait en point d'orgue un long soupir faisandé camouflé en si bémol comme une vessie de mauvais ange, on avait envie de lui rentrer son outil jusqu'au pylore en ne laissant affleurer que le petit pavillon en cœur de grenadille comme un orifice d'œsophage artificiel. En outre ce collègue avait la prétention d'être seul dépositaire de l'interprétation ésotérique de l'*Après-midi d'un faune* et sur ce point le chef lui-même était d'accord avec nous pour le trouver insupportable.

Bien qu'il fût l'objet d'une quarantaine polie, c'est donc lui, ce hautbois famélique avec son teint de trompette de la mort qui vint m'aborder un soir pendant l'entr'acte pour prononcer les paroles fatales. Raide, les deux mains croisées sous la queue de jaquette, le plastron bâillant sur une flanelle douteuse, le haut de son col

passé à la gouache, le visage superbe et livide, les paupières baissées sur ses yeux globuleux, il prit sa respiration comme pour exécuter un trait lié et me dit :

— Mon cher ami...

Ses paroles tombaient en lourdes bouffées qu'il me fallait respirer avant d'entendre (je me souviens que les chuintantes et les explosives étaient particulièrement écœurantes).

— Mon cher ami... (à ce moment la sonnette nous appela et il dut hausser la voix)... le père Duplat embarque sur le *Flandre* comme chef d'orchestre, il cherche un saxo, si ça vous dit...

Il fit un mouvement combiné des épaules et des sourcils pour dégager ses responsabilités puis, sans attendre ma réponse, il s'éloigna, compassé, les mains toujours nouées sous la jaquette. Un instant les basques s'agitèrent comme si elles eussent dissimulé un croupion frétilant et son dos lustré disparut par la porte basse de la fosse derrière le timbalier qui se reboutonnait et devant un alto qui épluchait son mégot pour le glisser dans la poche.

Tout en passant la colophane sur mon archet je me demandais en quoi le hautbois s'était cru qualifié pour me faire une telle proposition puis, sans débat, je jugeai personnellement inutilisable un tuyau dont la plus immédiate conséquence eût été de chambarder mes habitudes. Le chef d'ailleurs tapotait de la baguette sur son pupitre comme pour dire : allons ! allons ! c'est fini, n'y pensons plus, au boulot ! Et j'attaquai les premières mesures en toute sérénité. Un instant plus tard la partition du *Vaisseau Fantôme* ne put que confirmer ma totale indifférence pour les orchestres de bord et à la sortie je n'y pensais plus.

Mais dans le métro, à la station *Flandre* l'idée du hautbois me revint à l'esprit et me parut moins folle. Après tout, les dates s'arrangeaient assez bien. Cet engagement ferait la soudure entre la fin de mon remplacement à la Gaité, la clôture des concerts Piédagnel et mes débuts

dans un quatuor classique. En outre, le grand air serait le bienvenu : toute la poussière des planches se déversait dans la fosse, j'en avais plein les poumons, le vent du large balayerait tout ça.

Je vis donc le père Duplat que je connaissais bien. C'était un brave homme qui avait l'esprit de famille : il emmenait avec lui son fils violoncelle, son gendre contre-basse et un jeune pianiste amateur qu'on lui avait recommandé. Lui-même ferait le premier violon et moi, tour à tour le deuxième, le saxo et l'accordéon. J'avais en effet cultivé ces deux instruments d'appoint qui me permettaient de bricoler ici et là dans les soirées dansantes ou les bals de société.

Tout se passa fort bien jusqu'à La Havane sous l'autorité paternelle du vieux Duplat. Il abondait en conseils précieux :

— Ah ! attention ! disait-il au moment d'attaquer un concerto, attention, mes enfants, ce n'est pas le moment de pincer la gamine ! ou bien, s'allongeant sur le pont pour la sieste — Payez-vous-en deux tranches, mes enfants, je vous le recommande.

Seul le gendre qui avait dû épouser la contre-basse en même temps que la fille manquait un peu d'entrain. A vrai dire, quand il jouait des passages soutenus il avait un visage douloureux comme s'il eût râclé son archet sur ses propres boyaux. Mais nous vivions tous en parfait accord.

J'avais loyalement décidé de remercier le hautbois dès mon retour. Le spectacle de l'océan m'émouvait raisonnablement, l'aube m'apportait une saine allégresse et les feux du crépuscule m'incitaient plus à l'admiration délibérée qu'à la mélancolie. Après la séance du matin, quand le père Duplat reposait son violon en disant : « Allez, mes enfants, ramassez vos parties, on va prendre l'apéritif », je trouvais ces vacances vraiment délicieuses, paisibles, bien ordonnées. J'ajoute que le public était excellent. Le malheur voulut qu'aussitôt arrivé à La

Havane, le père Duplat, qui avait déjà fait la ligne, nous trouvât pour le soir même un joli cachet dans une boîte chic. Il nous annonça joyeusement l'aubaine :

— Attention mes enfants, rendez-vous à neuf heures devant le dancing.

Je dînai de bonne heure et à sept heures et demie je mettais le pied sur le quai. Vous ne connaissez pas La Havane? Pour moi ce fut d'emblée grisant comme un grand verre de Pommard dans un estomac d'anachorète. La ville entière célébrait dans un tapage insolent les bénéfices de la canne à sucre. Gonflée de toutes les richesses de l'île, la cité semblait crever d'aise brusquement avec la fraîcheur du soir. Les gamins faisaient claquer des pétards et les patriciens lippus paradaient aux carrefours à coups de clackson et les claksons hurlaient sans raison pour la seule joie du chahut comme une fantasia de citadins prospères. Phares contre pare-chocs, Packard et Chrysler défilaient en cortège et la fumée des échappements se mêlaient à la fumée des coronas : La Havane puait le cigare comme la place Clichy puait l'absinthe aux 14 juillet d'avant-guerre.

A pas lents je descendais le Prado. Les villas avaient ouvert tous leurs orifices pour se gaver d'une brise à peine sensible et des familles torpides et moites garnissaient les balcons. La joie qui, sur la chaussée, se manifestait par le bruit, là se libérait à pleines ampoules dans des éclaboussures de lumières miroitant sur les fenêtres ouvertes et rebondissant de stucs en marbres. Aux rez-de-chaussée, dans les salles de réception aux larges baies avides de fraîcheur, des couples dansaient le « son » et la « rumba » avec le recueillement commandé par la température et l'accomplissement des pelotages rituels.

Sur les terrasses, sur les vérandas, aux balcons, les riches bourgeois, les fastueux planteurs en bras de chemise et leurs dames parées reposaient la flacidité de leurs chairs tropicales au double rythme du fauteuil à bascule et de l'éventail. Devant moi, le dallage de marbre, poli par

les pieds nus et les semelles-crêpe, reflétait l'illumination des lampadaires, le bout incandescent des cigares et les dessous des Cubaines précoces, des Havanaises alléchantes portant avec intrépidité une poitrine de trente ans sur des jambes de douze. Le spectacle de ces lèvres charnues, luxuriantes, presque juteuses, de ces sombres muqueuses sauvagement rougies, me faisait venir l'eau à la bouche. Tout une gerbe de désirs s'épanouit brusquement en moi puis se répandit en coulées d'allégresse sous la peau du dos et entre les épaules. Ce n'était plus par faveur ou négligence que la foule me laissait passer, j'avais le sentiment d'y faire aisément mon chemin grâce à l'éclat nouveau de mon regard. Je descendais comme un petit champion écervelé dans une lice merveilleuse. C'était la révélation.

J'étais donc légèrement excité en montant sur l'estrade du dancing. A peine installé je pianotai une petite ritournelle comme pour délier mes doigts impatients et ce fut une grosse surprise pour mes collègues.

Nous eûmes un joli succès. Je n'ai pas un mauvais coup de soufflet à l'accordéon et dans la lumière bleue dont on honora mon numéro une jolie fille un peu éméchée vint m'embrasser sur la bouche, ce qui me fit accrocher le refrain. A la pose, le père Duplat me lança un coup d'œil malicieux et je me souviens que son gendre, qu'il surveillait de très près, me dit avec envie : sacré veinard !

Oui bien ! sacré veinard ! A la sortie je me trouvai à côté de cette garce. Elle me passa un bras autour des reins sous prétexte de remettre sa chaussure et je sentis sa tête chaude me presser le creux de l'estomac, la garce ! Devant nous cheminait le flot compact des promeneurs, solitaires à cigares et couples enlacés, tandis que sur la chaussée se harcelaient bruyamment les riches autos de plaisance.

Je réfléchis quelques secondes (je vous le dis pour bien vous montrer que je n'étais pas un impulsif) et je pensai : qu'est-ce que tu risques, Ernest ? Tu pars demain matin, tu ne reviendras jamais ici. Paye-toi donc cette fantaisie,

paye-t'en deux tranches, c'est un conseil, après tu rentreras dans ta coquille, tu le sais bien ! Et je hélai un taxi, une magnifique torpédo canari. Il est toujours arbitraire de dire : tel geste a décidé de mon existence. C'est un point de vue humain qui flatte le goût des responsabilités précises. Vu de haut le geste n'a sans doute ni plus ni moins de relief que tous ceux de la série qui commence au père Adam. Pourtant, mon claquement de doigts impatient résonne aujourd'hui dans mon souvenir comme un signal funeste, comme le déclic d'un disque fatal.

Nous fîmes la promenade classique, qui dure le temps d'un cigare cossu, par le Prado et la route de la mer. C'était merveilleux. Ma bouche allait tour à tour et goulûment d'un énorme cigare aux lèvres de ma voisine, tandis que nous glissions sur un billard et que dans l'ombre des jardins somptueux défilaient des villas féeriques, genre normand, grec ou médiéval sous le ciel mauve de la nuit. J'étais bien un peu embarrassé par mon violon, mais elle trouvait cela si drôle. Nous ne disions pas un mot parce que nous n'avions pas de langage commun. Je connaissais un peu l'anglais mais elle ne savait que l'espagnol. En revanche, nous nous fîmes maintes galanteries, voire espiègleries et quand nous revînmes en ville, j'étais chauffé à blanc.

Elle m'entraîna sans peine et nous montâmes quelque part où nous bûmes une bouteille de champagne en tête à tête, puis en bouche à bouche. La moustiquaire rose et pleine de chiures de mouche comme un voile de berceau pauvre nous baignait d'une lumière vaporeuse et nos membres enlacés eurent d'abord la couleur fadassé puis la consistance d'un petit tas de bonbons fondants au fond d'un sac fripé : je m'évaporais piteusement et naïvement dans ce halo de pacotille éculé comme dans un nuage d'aurore et vaincu par les vapeurs acides qui sortaient autour de moi comme déjà la rançon malodorante de la débauche, je m'endormis.

Quand je me réveillai, j'étais seul. Seul sous la mousti-

nrf



9 782070 250202



37-VII A 25020 ISBN 2-07-025020-2

Extrait de la publication